

Octobre-novembre 2005

*Sidi Mohammed BARKAT**

La pensée qui s'est ouvert un chemin à ce moment-là, à distance des mots et dans la chaleur de la vie, on cherche à la réduire, à la rentrer dans ce qui nous sert de culture journalistique, politique ou savante, à l'y ramener en usant d'artifices, des procédés mécaniques du jargon d'expert et même de la rhétorique et du style. On fait gicler son sang à l'événement, lorsqu'on impose l'équation qui fait du débordement naturel de la vie, c'est-à-dire d'un excédent, une triste et plate affaire de besoin et donc de manque. Besoin d'emploi, d'espace vert, d'autorité, dit-on avec assurance.

La vie échappe aux formes admises, et même aux formes en général. Voilà, cependant, qui ne peut être accepté, par tous, amis ou ennemis. Les amis de l'événement sont évidemment les plus intéressants, ils s'égosillent pour se faire entendre et contredire le

concert des récriminations. Que disent la plupart d'entre eux ? Qu'il y a là de la politique, mais qu'elle manque de forme. Or, lorsqu'on reproche à l'événement de manquer de forme, c'est en réalité à la conscience qu'implicitement il est fait référence. Ce serait la conscience qui manquerait à l'événement. C'est alors que l'on se précipite afin de proposer ses services pour une « conscientisation » de la situation. Avec la représentation ou la recherche des formes, c'est en somme la conscience qui occupe le devant de la scène au détriment de l'immédiateté des choses. Plutôt que de se laisser porter par l'événement, de se laisser entraîner par lui, la plupart s'égarer dans l'examen de ce qui lui aurait manqué, en l'occurrence les propriétés lui permettant d'être classé parmi les réalités discernables d'un jeu politique connu. On voit ainsi une sorte de frayeur saisir chacun lorsque la vie, au lieu de se dire castrée, enchaî-

née, retenue, se met à déborder et à se présenter sans restriction sous son expression propre. Alors que l'événement nous invite à reconsidérer les idées qui, à coups de hache, s'acharnent à dépecer la vie, les interprètes s'ingénient au contraire à les reconduire, à les perpétuer.

Au fond, l'événement nous instruit de beaucoup de choses. D'abord, il nous instruit du fait que la vie – quand bien même on lui aurait retiré la capacité de se déployer naturellement – demeure active d'une manière ou d'une autre, y compris en s'accumulant dans le creux des corps comme un précipité de force qui n'attend que l'occasion de se libérer en effets de lumières et de couleurs déchirant le fond sombre des situations. Faire de l'événement une émeute, un chahut ou un tapage à grande échelle, le diminuer ainsi, est une manière d'oblitérer sa dimension cataclysmique, d'oblitérer la

Hors dossier

force éruptive, brusque et féroce, d'une vie tout entière contenue par les formes d'un terrain culturel et politique lourd, d'une écorce langagière et conceptuelle pesante. L'événement ne demande pas qu'on l'interprète, que l'on se perde en mornes et vaines considérations, il offre à un monde aride une coulée de vie. En un mot, il s'élève contre l'idée prégnante, bien que mortelle, selon laquelle l'activité humaine, dans sa multiplicité, devrait s'effectuer sans principe actif, c'est-à-dire sans lien avec la vie. L'événement est au sens propre une manifestation par laquelle on désapprouve le corsetage des principes, les procédés d'embaumement qui en font des corps desséchés livrés à l'adoration et alignés dans des sépultures où l'offrande déposée n'est rien d'autre que la vie elle-même. Il va à l'encontre d'un monde qui ne serait qu'un simulacre où la mort est ce qui détermine les corps, pantins aux membres actionnés au moyen d'un fil fait de mots, de signes et de représentations spécialement composés dans ce dessein. L'événement est au sens propre une libération, une fête où des corps visibles ayant intercepté la lumière de la vie s'excèdent dans un ensemble de figures évanescences. Et l'on peut parler d'événement véritable, parce que ces figures extraordinaires sont appa-

ruées. Les figures projetées de tous côtés sur la surface des choses tirent leur puissance de la vie qui les porte, la puissance d'être insaisissables, de pouvoir constamment changer de forme, de s'étirer ou de se comprimer, de glisser, de faire des sauts du diable, de s'évaporer ici et de rejaillir là. Et comment s'étonner que l'on ait affaire à des figures à l'apparence indéfinissable alors que ce qui est en jeu c'est précisément la traversée impossible d'une servitude continue, de ce qui s'imposait jusque-là à coups de pression, d'intimidation, d'arbitraire, d'indignité, de relégation, de mépris, comme limitation de la vie, son étouffement, son refoulement.

Plutôt que des corps aux intentions viriles se lançant à l'assaut d'une citadelle imprenable, ce sont des figures fugitives qui ont déferlé toutes ces nuits en prenant possession de l'espace, en le remplissant de leur apparition fantastique et irréaliste, loin du jeu de la soumission ou de la transgression qu'elles ignorent par nature. Les silhouettes qui s'agitent dans la nuit sont des êtres vivants à l'état pur, capables de donner du relief à ce qui est resté enfoui pendant trop longtemps dans les corps. L'équivoque provient sans doute de ce que, si ces silhouettes n'ont pas de formes clairement

discernables, si leur contour reste schématique, elles apparaissent et se manifestent avec force à travers des éclats de gestes et des fragments de sons sur fond de lumière de feu. Comment fabrique-t-on de l'événement sinon en se distendant jusqu'à poser la main sur la vie par-delà les mots et les discours ? Pour cela, il faut être une réalité fuyante, insaisissable. Ce qui n'est pas à la portée de ceux qui demeurent occupés à légitimer les règles de la situation, c'est-à-dire à se lester du poids des choses connues. La référence aux figures évanescences et fugitives signifie que les limites du monde ont été repoussées, la puissance des hommes libérée, portée au-delà des restrictions trop facilement imposées au corps. ■

* *Philosophe*